

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: La pagination est comme suit : [229] - 240 p. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

ABONNEMENT.

Ce Journal paraît le JEU-
DI, et l'abonnement com-
mence avec l'année, *payable
d'avance*, comme suit :

CANADA.....\$2.00
ETATS-UNIS...\$2.20
EUROPE.....\$4.00

Pour ceux qui ne se
conformeront point à
cette règle, l'abonne-
ment est de \$3.00, pay-
able à la fin de l'année.

DIEU.—PATRIE.—FAMILLES.

ADMINISTRATION.

Tout ce qui concerne la
rédaction ainsi que la cor-
respondance se rattachant
aux abonnements, envoi
d'argent, annonces,
impressions, &c., &c.
doit être adressé à
Mr. l'ADMINISTRA-
TEUR du *Foyer Do-
mestique*, à Ottawa,
franc de port.

L.E

FOYER DOMESTIQUE.

Journal Religieux, Littéraire, Historique, Agricole et de Tempérance.

E. GERVAIS, Rédacteur-en-Chef.

Littérature.

LA
TERRE PATERNELLE.

(Suite.)

III.

UN NOTAIRE AU RABAIS.



A douleur causée par le
départ du jeune Charles
se fit longtemps sentir
dans la famille ; mais le
temps, ce grand maître qui,
à la longue, calme les plus
grandes afflictions, vint à bout
de celle-ci comme de toutes les
autres. Les occupations avaient
repris leur routine habituelle, et rien
en apparence ne faisait remarquer l'ab-
sence de Charles ; — seulement, on sa-
vait que, chaque soir, après la prière en
commun, la mère et sa fille prolongeait
la leur de quelques minutes ; il n'est
pas besoin de dire pour qui étaient ces
prières ferventes souvent entrecoupées
de longs soupirs. Le père paraissait le
seul qui eut le plus généreusement
fait son sacrifice. Il lui restait encore
son fils aîné qui, depuis le départ de
son jeune frère, avait redoublé de soins
et d'attentions pour lui ; le père, de
son côté, sentait sa tendresse s'accroître
pour celui qu'il regardait maintenant
comme son fils unique. Le plus grand
malheur qu'il redoutait, était de voir
ce fils les abandonner à son tour. Aussi
cherchait-il tous les moyens de se l'at-

tacher plus étroitement. Il crut à la
fin en avoir trouvé un bien efficace ; et
comme il ne prenait jamais de résolu-
tions tant soit peu importantes sans
consulter sa femme, il s'empressa de lui
en faire part.

—Tu sais, ma chère femme, lui dit-il,
que nous avons déjà perdu un de nos
enfants ; j'ai bien peur que l'aîné nous
quitte à son tour. J'épie ses démarches
depuis quelques jours, et il me semble
qu'il se passe quelque chose d'extra-
ordinaire en lui ; je lui ai même en-
tendu dire à un de nos voisins, qu'a-
près tout, son frère n'avait pas si mal
fait ; qu'il reviendrait dans trois ans,
avec de l'argent devant lui, et qu'il
pourrait alors s'établir ; au lieu que lui
ne serait pas alors avancé. Que de-
viendrions-nous, ma chère femme, s'il
lui prenait envie de nous quitter ?
Sais-tu que j'ai dans la tête un projet
qui doit nous l'attacher pour toujours ?
J'y pense depuis quelques temps, et je
crois que tu seras de mon avis ; ce serait
de lui faire donation de tous nos biens
moyennant une rente viagère qu'il nous
paierait. Par ce moyen, il se trouvera
maître de la terre, et ne pensera plus à
partir. Qu'en dis-tu ?

—Cela mérite bien réflexion, répondit
la femme. Je n'y avais pas encore pensé ;
seulement, je te ferai observer que plu-
sieurs se sont donnés comme cela à
leurs enfants, et n'ont eu que du cha-
grin avec eux.

—Mais, ma chère femme, est-ce que
tu craindrais quelque chose de sem-
blable de notre fils ? Il s'est toujours
montré si bon pour nous ; d'ailleurs,
on fera faire l'acte par un bon notaire.
Nous commençons à être avancés en
âge, et je pense que ce serait le meilleur
moyen d'être heureux sur nos vieux
jours.

et vint faire ses achats de marchandises à la ville. Le commerce prospéra d'abord, plus peut-être qu'il n'avait espéré. On accourait de tous côtés chez lui. Pour se donner de la vogue, il affectait une grande facilité avec tout le monde, accordait de longs crédits, surtout aux débiteurs des autres marchands des environs, qui trouvant leurs comptes assez élevés chez leurs anciens créanciers, venaient faire à Chauvin l'honneur de se faire inscrire sur ses livres. Ce qu'il avait souhaité lui était arrivé ; il jouissait d'un grand crédit, il était considéré partout ; on le saluait de tous côtés, et de bien loin à la ronde, on ne le connaissait que sous le nom de Chauvin le riche ; lui-même ne paraissait pas insensible à ce pompeux surnom, et il lui arriva même une fois d'indiquer, sous ce modeste titre, sa demeure à des étrangers. Il va sans dire que les dépenses de sa maison étaient en harmonie avec le gros train qu'il menait. Tout-à-coup, les récoltes manquèrent, amenant à leur suite la gêne chez les plus aisés, la pauvreté chez un grand nombre. Des pertes inattendues firent d'énormes brèches à sa fortune ; ses crédits qui paraissaient les mieux fondés furent perdus ; pour la première fois de sa vie, il manqua à ses engagements envers les marchands fournisseurs de la ville, qui, après avoir attendu assez longtemps, le menacèrent d'une saisie et de faire vendre ses biens. Cette menace sembla redoubler son énergie. Il se roidit de toutes ses forces contre l'adversité, et résolut, pour faire face à ses affaires, de tenter le sort de l'emprunt ; cette démarche, loin de le tirer d'embaras, ne servit qu'à le plonger plus avant dans le gouffre. L'usurier, fléau plus nuisible et plus redoutable aux cultivateurs que tous les ravages ensemble de la mouche et de la rouille, lui prêta une somme à gros intérêts, remboursable en produits à la récolte prochaine. La récolte manqua de nouveau ; il continua quelque temps encore à se débattre sous le coup du sort, et se vit à la fin complètement ruiné. La saisie dont on l'avait menacé depuis longtemps, fut mise à exécution contre lui. L'exploitation de son mobilier suffit à peine à payer le quart de ses dettes. Ses immeubles furent attaqués à leur tour, et après les formalités d'usage, vendues par décret forcé ; et la terre paternelle, sur laquelle les ancêtres

de Chauvin avaient dormi pendant de si longues années, fut foulée par les pas d'un étranger !!!.....

VII.

DIX ANS APRÈS.

L'hiver venait de se déclarer avec une rigueur. La neige couvrait la terre. Le froid était vif et piquant. Le ciel était chargé de nuages gris que le vent chassait avec peine et lenteur devant lui. Le fleuve, après avoir promené pendant plusieurs jours ses eaux sombres et fumantes, s'était peu à peu ralenti dans son cours, et enfin était devenu immobile et glacé, présentant une partie de sa surface unie, et l'autre toute hérissée de glaçons verdâtres. Déjà l'on travaillait activement à tracer les routes qui s'établissent d'ordinaire, chaque année, de la ville à Longueil, à St. Lambert et à Laprairie; partie de ces chemins étaient déjà garnis de balises plantées régulièrement de chaque côté, comme des jalons, pour guider le voyageur dans sa route, et présentait agréablement à l'œil une longue avenue de verdure.

Deux hommes, dont l'un paraissait de beaucoup plus âgé que l'autre, conduisaient un traîneau chargé d'une tonne d'eau, qu'ils venaient de puiser au fleuve, et qu'ils allaient revendre de porte en porte, dans les parties les plus reculées des faubourgs. Tous deux étaient vêtus de la même manière : un gilet et pantalon d'étoffe du pays sales et usés ; des chaussures de peau de bœuf dont les hausses enveloppant le bas des pantalons, étaient serrées par une corde autour des jambes, pour les garantir du froid et de la neige ; leur tête était couverte d'un bonnet de laine bleu du pays. Les vapeurs qui s'exhalaient par leur respiration s'étaient congelées sur leurs barbes, leurs favoris et leurs cheveux qui étaient tout couverts de frimas et de petits glaçons. La voiture était tirée par un cheval dont les flancs amaigris attestaient à la fois, et la cherté du fourrage, et l'indigence du propriétaire. La tonne, au-devant de laquelle pendaient deux sceaux de bois cerclés en fer, était, ainsi que leurs vêtements, enduite d'une épaisse couche de glace.

Ces deux hommes finissaient le travail de la journée : exténués de fatigues

et transis de froid, ils reprenaient le chemin de leur demeure située dans un quartier pauvre et isolé du faubourg St. Laurent. Arrivés devant une maison basse et de chétive apparence, le plus vieux se hâta d'y entrer, laissant au plus jeune le soin du cheval et du traîneau. Tout dans ce réduit annonçait la plus profonde misère. Dans un angle, une paillasse avec une couverture toute rapiécée, plus loin, un grossier grabat, quelques chaises dépaillées, une petite table boiteuse, un vieux coffre, quelques ustensils de fer-blanc suspendus aux trumeaux, formaient toute l'ameublement. La porte et les fenêtres mal jointes permettaient au vent et à la neige de s'y engouffrer ; Un petit poêle de tôle dans lequel achevaient de brûler quelques tissus, réchauffait à peine la seule pièce dont se composait cette habitation qui n'avait pas même le luxe d'une cheminée : le tuyau du poêle perçait le plancher et le toit en faisant les fonctions.

Près du poêle, une femme était agenouillée. La misère et les chagrins l'avaient plus vieillie encore que les années. Deux sillons profondément gravés sur ses joues annonçaient qu'elle avait fait un long apprentissage des larmes. Près d'elle, une autre femme que ses traits quoique pâles et souffrants, faisaient aisément reconnaître pour sa fille, s'occupait à préparer quelques misérables restes pour son père et son frère qui venaient d'arriver.

Nos lecteurs nous auront sans doute déjà devancé, et leur cœur sera serré de douleur en reconnaissant, dans cette pauvre famille, la famille autrefois si heureuse de Chauvin !... Chauvin après s'être vu complètement ruiné, et ne sachant plus que faire, avait enfin pris le parti de venir se réfugier à la ville. Il avait en cela imité l'exemple d'autres cultivateurs qui, chassés de leurs terres par les mauvaises récoltes et attirés à la ville par l'espoir de gagner leur vie, en s'employant aux nombreux travaux qui s'y font depuis quelques années, sont venus s'y abattre en grand nombre, et ont presque doublé la population de nos faubourgs. Chauvin, comme l'on sait, n'avait point de métier qu'il pût exercer avec avantage à la ville ; il n'était que simple cultivateur. Aussi ne trouvant pas d'emploi, il se vit réduit à la condition de charroyeur d'eau, un des métiers les plus humbles que l'hom-

me puisse exercer sans rougir. Cet emploi, quoique très peu lucratif, et qu'il exerçait depuis près de dix ans, avait cependant empêché cette famille d'éprouver les horreurs de la faim. Au milieu de cette misère, la mère et la fille avaient trouvé le moyen, par une rigide économie et quelques ouvrages à l'aiguille, de faire quelques petites économies ; mais un nouveau malheur était venu les forcer à s'en dépouiller : le cheval de Chauvin se rompit une jambe. Il fallut de toute nécessité en acheter un autre qui ne valait guère mieux que le premier ; et avec lequel Chauvin continua son travail. Mais ce malheur imprévu avait porté le découragement dans cette famille. Quelques petits objets que la mère et Marguerite avaient toujours conservés religieusement comme souvenirs de famille et d'enfance, furent vendus pour subvenir aux plus pressants besoins. L'hiver sévissait avec rigueur ; le bois, la nourriture étaient chers ; alors, des voisins compatissants, dans l'impossibilité de les secourir plus longtemps, leurs conseillèrent d'aller se faire inscrire au *Bureau des pauvres*, pour en obtenir quelque secours. Il en coûtait à l'amour propre et au cœur de la mère d'aller faire l'aveu public de son indigence. Mais la faim était là, impérieuse ! Refoulant donc dans son cœur la honte que lui causait cette démarche, elle emprunte quelques hardes à fille, et se dirige vers le bureau. Elle y entre en tremblant ; elle y reçut quelque modique secours. Mais sur les observations, qu'on lui fit, que le bureau avait été établi principalement pour les pauvres de la ville, et qu'étant de la campagne, elle aurait dû y rester et ne pas venir en augmenter le nombre, la pauvre femme fut tellement déconcertée du ton dont ces observations lui furent faites qu'elle sortit, oubliant d'emporter ce qu'on lui avait donné, et reprit le chemin de sa demeure, en fondant en larmes.

PATRICE LACOMBE.

(A Continuer.)

LE PORTRAIT.

MÉLODIE.

Paroles de L. TOURNIER.

Musique de FRÉDÉRIC BOISSIÈRE.

ANDANTINO.

mf *dim.* *f* *dim.*

ANDANTINO.

1. Por - trait ché - ri, presque u - nique or - ne - ment Qu'ait à son mur ma chambre so - li - taire
 2. Je m'en souviens hé - las quel tris - te jour! Dé - jà la mort la tou - chait de son
 3. De ma douleur fi - dè - le com - pa - gnon, Par - tout dès lors ce por - trait m'a
 4. Ah! veille en - core ain - si, veille à ja - mais Sur ce foy - er que toi seul il - lu -

p

- tai - re Ton cadre é - troit et noir, ton sim - ple ver - re Fe - raient sou -
 ai - le Quand u - ne main pi - euse et fra - ter - nel - le Tra - ça pour
 - vi - e, Vi - vant re - flet de ma mère en - dor - mi - e, Voix du pas -
 mi - ne, Der - nier a - mi de la pauvre or - phe - li - ne, Res - te sa -

rit. ten. con moto.

riro ail - leurs as - su - ré - ment; Mais, quel ta - bleau pour la pauvre ouvri - è - re Quel ca - dre
 moi, ses traits a - vec a - mour, Le lende - main, el - le quittait la ter - re Et re - joi -
 sé qui me parle en son nom ! C'est dans ma nuit le ray - on qui m'é - clai - re Dans mon ca -
 cré de tout ce que j'ai - mais Jus - ques à l'heure où, fermant ma pau - pié - re La mort aus -

rit. mf con moto.

rall.

d'or pourrait jamais va - loir Ton simple verre et ton cadre en bois noir,.....
 gnait mon pè - re dans les cieux ! Seul tu res - tais pour me con - so - ler d'eux,
 lice u - ne goutte de miel, En te voy - ant, je vois un coin du ciel!.....
 si me prendra pour les cieux ! Les yeux en - core at - ta - chés sur tes yeux,

TEMPO 10. CON ESPRESS.

rit.

O portrait de ma mè - - re, O portrait de ma mè - - re.

p rit.

D.C.

Collaboration.

CELEBRATION DU 25^e ANNIVERSAIRE

DE LA

Fondation de l'Institut Canadien-Français
d'Ottawa.

La Convention.

(Suite.)

Discours du Dr Miles.

M. le Président,

Quoique le débat se soit fait presque exclusivement en français, je suis persuadé qu'on me permettra de faire quelques observations dans ma propre langue. J'ai écouté avec beaucoup de plaisir les discours qui ont été prononcés dans cette circonstance, et je ne puis m'empêcher de féliciter M. Chauveau des sentiments qu'il a exprimés en termes si éloquents, hier soir, quand il a parlé des avantages que procure à notre nationalité le fait de pouvoir réclamer pour ses fondateurs deux nations qui ont toujours occupé une place au premier rang dans la littérature, les sciences et les arts.

Depuis longtemps je m'intéresse d'une manière toute particulière à la question que discute en ce moment la Convention. Aussi je ne puis qu'approuver l'observation faite par M. Brymner qu'il n'est pas désirable ou nécessaire de continuer la mission que M. l'abbé Verreau et ce monsieur ont été appelés à remplir en Europe. Car nous sommes suffisamment renseignés pour venir à la conclusion qu'il nous faudra explorer une véritable mine d'une grande richesse littéraire et historique avant que nos écrivains puissent raconter notre passé d'une manière fidèle et satisfaisante.

L'Institut et nos autres associations littéraires devraient presser le gouvernement de continuer ce travail, mais je ne crois pas que nous devons insister particulièrement sur les moyens à adopter pour atteindre ce but, car mon expérience me fait croire que ni les gouvernements ni les chefs de ministères n'aiment qu'on leur dicte la marche à suivre pour régler ces détails. Je pense cependant que nous devons prier le gouvernement d'envoyer de nouveau en Europe une personne ou des personnes connaissant bien les deux langues et capables de prendre les mesures nécessaires pour pouvoir compulsier les archives qui sont la base de notre histoire. Cela ne peut se faire sans dépenses, et je crois qu'on ne doit pas lésiner en faveur

d'une pareille cause, surtout pour ce qui concerne les sources de notre histoire depuis la conquête, vu qu'il est d'importantes questions qu'il faudrait pouvoir élucider au moyen de pièces authentiques. Je mentionnerai en particulier les événements où ont figuré le général Amherst, le général Montgomery, Dambourgès et autres. Je suis, dis-je, d'avis que l'on devrait affecter une somme d'argent suffisante pour pouvoir nous rendre compte de toutes les archives qui ont trait à notre histoire.

J'éprouve quelque hésitation, en la présence de l'estimable colonel Strange, l'un des délégués de la Société Littéraire et Historique de Québec, d'exprimer l'opinion que, si l'on pouvait consacrer en faveur des archives un dixième des crédits énormes que l'on affecte chaque année à d'autres objets—par exemple au service du département de la milice—nous obtiendrions des résultats très satisfaisants.

On a parlé de la Collection Haldimand déposée au *British Museum*, et l'on peut en dire autant d'autres documents historiques; eh bien, certaines parties de cette collection ont été examinées maintes et maintes fois, non-seulement par MM. Verreau et Brymner, mais encore par d'autres individus, à leurs propres frais. J'ai ici en mains une liste considérable, et plus détaillée sous certains rapports, des documents que renferme cette collection, qu'a pu se procurer à Londres, il y a bien des années, une personne bien connue et bien estimée qui habite maintenant Ottawa. Cela démontre qu'on a peut-être fait des efforts et des dépenses inutiles au sujet de certaines archives, contre lesquels il faut se mettre en garde à l'avenir.

Je ne puis m'empêcher de faire observer en terminant, que l'on devrait offrir de plus grandes facilités pour donner accès à nos archives à ceux qui s'occupent de travaux historiques. Des représentations pressantes ont été adressées aux autorités fédérales, il y a quelques années, par la plupart de nos écrivains, qui signèrent une requête à cet effet, et il serait à désirer que l'on apportât quelque changement au système actuel, de façon à faciliter le travail des pionniers de notre histoire, déjà si ardu par lui-même.

M. Strange.

M. le Président,

Je suis venu ici non pour parler mais pour écouter, non pour instruire mais pour apprendre, dans le but de faire connaître à la Société Littéraire et Historique de Québec qui m'a délégué, les opinions et les sentiments exprimés à cette Convention, à laquelle je dois le dire cette Société porte un vif intérêt, car quoiqu'elle soit, je crois, la plus ancienne du continent, elle applaudit aux efforts que déploient néanmoins d'autres sociétés plus jeunes pour la même cause.

Il est un point cependant, qui semble

avoir été oublié par les discutants. Grand nombre de pièces militaires relatives au siège et à la prise de Québec, ainsi qu'à la guerre de 1812, qui, lors du retrait des troupes anglaises de Québec, furent transportées les unes à Halifax, les autres à Londres, et je crois que l'on devrait prendre des mesures pour obtenir si possible des copies de ces pièces.

En réponse à votre estimable historien, le Dr Miles, qui est d'avis que l'argent affecté à la milice et à la défense du pays pourrait être plus avantageusement dépensé pour faciliter les recherches de nos écrivains, je crois qu'il oublie que ce sont les soldats qui font l'histoire. Or pas d'argent, pas de Suisse, dit le proverbe. S'il n'y avait pas eu de soldats à nos époques les plus critiques, où seraient les plus belles pages de l'histoire du Canada? N'est-ce pas les soldats des deux nations dont descendent les Canadiens, qui nous ont laissé ce glorieux passé historique qui fait aujourd'hui notre orgueil commun?

Mr. Brymner.

Je suis heureux de dire au colonel Strange que, à la suite de démarches faites dans ce sens, le gouvernement britannique nous a accordé ces papiers. J'en ai examiné plus de 80,000 dont une partie est maintenant reliée en 300 volumes environ, après avoir été soigneusement lue par moi, classée suivant les sujets et mis dans l'ordre chronologique. Les autres sont en voie de subir la même préparation.

M. L. P. Turcotte, secondé par M. James LeMoine, soumet les propositions suivantes :

Résolu qu'une requête soit adressée au gouvernement fédéral et au gouvernement local de Québec, leur demandant :

1o. De faire copier par des personnes compétentes les documents historiques déposés dans les archives de Londres, Paris et autres cités :

2o. De réunir toutes les archives de Québec en un seul dépôt qui devrait se trouver au bureau du registraire qui renferme déjà la plus grande partie des archives françaises :

3o. De réunir dans un autre dépôt à Ottawa les archives disséminées dans les différents départements fédéraux, ce dépôt devant être placé sous le contrôle du ministère de l'agriculture.

M. James LeMoine.

Tout en secondant la motion proposée par M. L. P. Turcotte, je trouve qu'elle ne va pas encore assez loin.

Je ne m'objecte pas à ce que chaque province ait un dépôt d'archives ; il est même

assez naturel que chaque province désire conserver, chez elle, le dépôt si précieux de ses anciennes archives. Mais pour rendre une mesure de ce genre véritablement utile, je crois qu'il devrait y avoir dans la capitale même du pays, un bureau central d'archives, *Record office*, comme celui de Londres. De cette façon, un écrivain qui veut puiser aux sources de notre histoire, trouverait à Ottawa tous les matériaux sous sa main, sans être forcé de parcourir les capitales de chaque province, Halifax, Saint-Jean, Québec, Toronto, etc.

Maximes et Pensées.

L'homme qui élève bien son fils travaille pour son propre avantage ; les vertus du fils honorent toujours le père.

Peu parler et faire beaucoup, voilà le partage des âmes droites.

Les femmes pieuses sont le trésor de la Société ; les femmes corrompues en sont le fléau.

Les dévotions doivent être pour nous un secours et non un fardeau.

La conscience nous avertit en amie avant de nous juger en juge.

L'incrédulité est le vice des esprits faibles.

Avec les passions il n'y a pas de milieu : ou il faut les dompter, ou il faut être emporté.

La Sagesse ne veut pas faire le mal, même quand elle le peut ; la folie veut faire le mal même quand elle ne le peut pas.

Quel mal peut-il arriver à une personne qui sait que Dieu fait tout et qui aime tout ce que Dieu fait ?

L'auréole de la vertu, c'est la souffrance, et la souffrance est le sceau dont Dieu marque les âmes qu'il veut perfectionner.

Bibliographie.

Les Canadiens de l'Ouest.



ET ouvrage que Mr. Tassé vient de publier, est l'un de ces rares événements qui marqueront dans l'étude de l'histoire de notre race. Il n'est pas question ici d'une œuvre littéraire banale qui disparaît sitôt qu'elle se montre, il s'agit d'un livre qui est toute une révélation, et dont chaque page nous fait honneur.

On savait bien que, jusqu'à la conquête, les canadiens avaient parcouru le nord-ouest, les pays au delà des grands lacs, et la vallée du Mississipi, mais depuis cette époque nous avons perdu leur trace. Mr. Tassé a entrepris de la retrouver, aux prix d'un labeur énorme; et enfin nous voilà en possession de ces précieux documents qui racontent les exploits et les travaux de nos gens, dans ces régions lointaines. Les uns sont des marchands arrivés à la fortune; d'autres des hommes politiques importants, plusieurs ont fondé des villes, dont quelques unes de premier ordre; un certain nombre ont été les découvreurs, les pionniers des plaines de l'Ouest et se sont avancés jusqu'à la région du Pacifique, en semant partout des établissements, des traditions françaises, des souvenirs qui durent encore. Les trois-quarts des localités de l'Ouest et du Nord-Ouest dont l'histoire n'est pas encore écrite, doivent leur origine à des Canadiens-Français.

Quelle était donc cette petite colonie du Canada qui ne reçut de France que dix-mille âmes, qui parcourut et se rendit maîtresse des trois-quarts du continent et qui, aujourd'hui est représentée, dans la province de Québec, par un million de descendants, et dans les États-Unis par six cent mille individus? Ce développement sans exemple, les découvertes et les fondations, les guerres et le commerce, tout cela en dit plus que notre petit article n'en peut entretenir. Il faut que l'organisation de la Nouvelle-France ait été bien ef-

ficace, habilement conçue et bien résolument exécutée pour produire de pareils résultats. Il est bon de le rappeler, en ce moment surtout, où les écrivains américains se plaisent à fausser toutes les notions qui nous touchent de près ou de loin dans le passé. Quelques livres comme ceux de Garneau, Fillion, Rameau, Tassé, revendiquent victorieusement notre vieille réputation et finiront par fermer la bouche à nos détracteurs.

NOUVELLE PRIME.

En reconnaissance du puissant patronage reçu durant l'année, nous avons le plaisir d'annoncer aux abonnés du *Foyer Domestique* que nous sommes en mesure d'accorder une SECONDE PRIME, laquelle sera le

PORTRAIT DE

Son Excellence Mgr. Conroy,

DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE.

Ce Portrait, qui sera accueilli avec empressement par tous les Catholiques, est prêt à être distribué aux conditions qui suivent, savoir:

1o.—A tous nos abonnés actuels dont l'abonnement est payé pour l'année courante;

2o.—A tous ceux qui, d'ici au 1er Juillet prochain, paieront les arrérages, s'il y en a, et l'abonnement pour la présente année;

3o.—A tous les nouveaux abonnés qui nous viendront d'ici au 1er juillet, et qui paieront d'avance leur abonnement de l'année courante, soit à nos Agents, soit par lettre adressée à l'Administration du *Foyer Domestique*.

Par cet arrangement, toute la population française des sept Provinces de la Confédération Canadienne pourra se procurer le Portrait authentique de

MGR. CONROY,

copié d'après une peinture fournie par Son Excellence, lequel est enrichi de sa signature autographe, imprimé sur papier à dessin de luxe, et qui vaut au moins UNE PIASTRE.

L'exécution de cette œuvre a été accomplie sous la surveillance immédiate du Secrétaire de Mgr Conroy.



LE FOYER DOMESTIQUE.

Ottawa, 16 Mai, 1878.

L'armée des Etats-Unis.

En 1866, la guerre de sécession finissant, les autorités de Washington ne prirent que quelques jours pour licencier leur armée. On s'en étonna. Il ne resta que vingt-cinq mille hommes sous les drapeaux. La presse des deux mondes, déclara que cette mesure était insensée. Qu'allait faire la république, se disait-on, pour sa tranquillité future ?

La réponse est celle-ci : on forma un certain nombre de régiments de milice active ou volontaire, comme cela se dit au Canada, et de suite huit cent mille hommes qui avaient vu du service s'enrôlèrent avec enthousiasme. Les Etats ainsi que le congrès prêtèrent main forte à cette organisation. Des salles d'exercices furent construites ; des armes et des accoutrements furent fournis aux volontaires, et des champs de parade mis à leur disposition, dans toutes les villes et les campagnes. Douze ans se sont écoulés ; trois cent mille hommes ont quitté le service pour des raisons diverses ; mais il reste des vétérans de la grande guerre civile, un demi million de soldats éprouvés.

S'il fallait mobiliser cette force redoutable, cent heures suffiraient. Les frontières canadiennes seraient traversées, les villes envahies, avant que nos vingt-cinq mille volontaires, n'aient eu le temps de fourbir leurs armes.

Les troupes de l'Angleterre, n'arriveraient ici qu'après quinze jours d'avis, si toutefois notre mère-patrie pouvait nous prêter secours.

Il n'y a donc pas à se le cacher ; la position serait prise par les Américains et dès lors, pas de lutte possible.

Pour résister efficacement, on suppose que des troupes anglaises nous arriveraient en nombre suffisant. En ce cas la lutte ne nous regarderait qu'en attendant que nous fournirions le champ de bataille, car de lutter par nous mêmes, il n'en peut-être question.

Actuellement une nouveauté se présente. Peut-être, dit-on, notre frontière ne serait pas traversée. Les Etats-Unis restant neutres, ne seront pour rien dans le conflit qui se prépare. Il faut voir ce que cela veut dire.

Nos voisins ont pour habitude, depuis soixante ans, de laisser les filibustiers s'organiser chez eux. Contre le Mexique, contre Cuba, contre le Nicaragua, contre le Canada, nous avons vu à tour de rôle, des expéditions inqualifiables, tirer leur force et leur sympathie de ce curieux système de liberté américaine.

Pour ne parler que des féniens qui nous touchent de près, et qui nous nuisent, quoiqu'en réalité nous n'ayons rien à faire avec leurs querelles, comment avons nous été traités, lorsqu'il s'est agi de reconnaître ces singuliers belligérants ? Avec le plus souverain mépris. Il en a coûté plus de trois millions de piastres au Canada, pour subir cette honte d'une invasion imaginaire. Des hordes de pillards se ruaient sur nous. Le plus court moyen eût été de prendre les chefs et de les pendre aux arbres du chemin. Mais, comptant sur l'intervention du gouvernement des Etats-Unis, nous avons toujours traité comme des gens respectables, ceux qui promenaient le meurtre et l'incendie dans nos villages. L'armée américaine ne veut pas faire son devoir dans ce courant d'idées. On le sait bien de l'autre côté des lignes. Aussi ne l'a-t-on pas forcée à agir.

Voilà donc cinq cent mille vétérans qui nous sont hostiles.

Mais dira-t-on, cette même armée n'a pas obéi à ses chefs qui lui commandaient d'écraser les insurgés de Pensylvanie l'année dernière. Elle ne marchera peut-être pas non plus contre les communards de Chicago et des autres villes de l'Union.

C'est parfait ; mais ce qui est certain c'est qu'elle envahira notre pays sans broncher si l'occasion s'en présente.

L'Agriculture.

Une des plus grandes ressources de notre pays, mais qu'on est loin d'apprécier à sa juste valeur, c'est l'agriculture. Pour peu que l'on y réfléchisse, on voit que cet abandon d'un art si utile, est une des principales causes qui ont amené la gêne que tout le monde ressent, depuis quelques années.

Combien de jeunes gens qui, dotés non seulement de talents pour ce genre de vie si lucratif, et peut-être le plus indépendant qu'il y ait, mais encore possesseurs des plus belles terres, les ont abandonnées pour aller chercher dans les villes, la fortune que l'exemple de quelques hommes enrichis leur a fait rêver ? Fils de cultivateurs, habitués eux-mêmes, dès leur enfance, à de rudes travaux, il leur eût été bien facile de se créer, par un travail honnête et constant, un avenir heureux et complètement étranger à tous ses revers auxquels sont si exposés ceux qui sont lancés dans les affaires purement commerciales. Combien même ont sacrifié, à vil prix, un bien acquis par un long travail, pour ensuite ouvrir une maison de commerce qui a fini à son tour par les engloutir, et les réduire au dernier degré de la pauvreté.

C'est avec peine que nous constatons que l'agriculture est regardée, par beaucoup de gens, comme le dernier moyen à employer pour se créer un avenir ; car c'est une grande erreur. Sans doute que cette branche demande un travail assidu, souvent même bien pénible, mais d'un autre côté, il y a aussi beaucoup plus d'assurance de pouvoir vivre que dans n'importe quelle autre branche, sans compter qu'il y a dans le travail du cultivateur, un mélange de satisfaction et de bonheur connu de lui seul.

Rappelons nous donc que toutes les difficultés qui pourraient survenir sont bien légères, en comparaison de celles qu'eurent à combattre les premiers colons du pays. Eux, du moins, n'ont reculé devant aucun sacrifice, du moment qu'ils avaient l'espoir de procurer à leurs familles, par un travail généreux, les premiers besoins de la vie ; et la preuve c'est qu'ils n'ont pas craint d'abandonner leur patrie, de franchir une distance de quinze cent lieues pour venir s'enfermer dans les forêts vierges du Canada. Ils savaient fort bien qu'ils rencontreraient des obstacles de tout genre ; qu'ils arroseraient de leurs sueurs cette terre destinée à nourrir leurs familles. Et cependant, ils ne faisaient entendre aucune plainte, aucun murmure ; au contraire, ils avaient confiance dans un avenir meilleur ; la richesse du sol le leur assurait. L'esérance brillait pour eux dans le lointain, comme une lumière bien faible encore, mais elle suf-

fisait pour soutenir leur courage ; car rien ne peut ébranler le cœur véritablement courageux, et qui sait unir à ses labeurs, ce qui, dans toutes les affaires, assure le succès, la persévérance. Mais qu'avons nous besoin de remonter à trois siècles, pour trouver des modèles de dévouement, tandis que nous en avons présentement sous les yeux. Ainsi pourquoi l'exemple de ces braves colons, partis dernièrement pour ouvrir les forêts du Nord-Ouest, ne serait-il pas suivi par beaucoup de jeunes gens désœuvrés qui, selon leur dire, ne savent comment "tuer le temps," au lieu de croupir dans ce désœuvrement qui, tout en abrutissant l'être le mieux doué, ouvre la porte à tous les vices.

Avec les avantages fournis par le gouvernement, à tous les Canadiens sans distinction, nous voyons cependant que le mouvement se produit beaucoup plus parmi nos compatriotes aux Etats-Unis, que parmi les Canadiens résidant au pays, bien que l'état de gêne soit le même des deux côtés. Il n'y a pas à se le dissimuler ; et nous croyons toucher directement au mal en disant que cette apathie pour l'agriculture, vient d'un manque d'énergie et de courage, et non d'un manque d'aptitude et de capacité. Peut-être risquerait-on quelque chose, si on avait l'assurance de faire fortune en peu de temps ; du reste c'est là la maxime des gens qui veulent vivre sans travailler, et c'est ce qui caractérise un peu notre époque. Personne n'ignore cependant que la colonisation est d'une importance vitale, puisqu'en donnant de l'extension aux établissements de nos vastes territoires, elle garantit la sûreté de nos droits et de nos libertés.

Ayons donc plus à cœur les intérêts de notre pays, de notre nationalité, autrement on serait porté à croire que les canadiens ont dégénéré de ce caractère entreprenant qui fera vivre longtemps la mémoire de nos ancêtres.

En terminant, voyons par exemple, l'honnête cultivateur : c'est l'enfant gâté de la Providence. Il rentre le soir, fatigué de corps, mais non d'esprit. Il trouve un logis propre et rangé, une ménagère attentive, des enfants robustes et joyeux. L'avenir de ses enfants ne le met pas dans de continuelles alarmes : il leur laissera ses terres, leur bras vigoureux, et une réputation sans tache. Il mange avec appétit le repas

qui l'attend ; rien de recherché mais tout bien préparé. Le repas fini il s'amuse avec ses enfants. Le plus grand endort le petit dans son berceau. On fait quelque pieuse lecture, on fait la prière, puis on se couche heureux. Qu'importe alors à cette homme les fêtes des villes ? Il se lève bien portant, et reprend son travail avec joie. Ses affaires vont toujours bien et sa petite fortune est à l'abri des coups de banque comme des coups d'Etat.

Et c'est là le vrai bonheur.

Retour à l'Eglise de Rome.

C'est toujours un plaisir pour nous, catholiques, d'apprendre le retour à l'Eglise Catholique Romaine, de quelques uns de nos frères séparés. Mais les nouvelles qui nous arrivent d'Angleterre, à ce sujet, sont plus que consolantes ; car, on annonce le retour à l'Eglise Catholique romaine, de trois millions de "ritualistes." On affirme même que plusieurs évêques et ministres ritualistes sont maintenant à Rome pour négotier avec le Vatican.

Voici du reste les conditions suivant lesquelles, dit-on, il y aurait entente parfaite entre les partis.

Premièrement.—Les ritualistes accepteront entièrement la doctrine catholique Romaine.

Deuxièmement.—Les évêques et les diacres convertis recevront de nouveau les ordres selon le rit Romain.

Troisièmement.—Tous les prêtres mariés ne quitteront pas leurs familles, mais ils seront dispensés d'entendre les confessions ; de plus, ils ne pourront pas se remarier.

Cinquièmement.—Les nouveaux catholiques seront, pendant une période de vingt ans, sous une juridiction Episcopale spéciale qui règlera tous les différends qui pourraient s'élever entre eux.

Il est bien à souhaiter que les autres sectes protestantes retrouvent aussi le sentier perdu. En effet, il est impossible de ne pas prendre en pitié ces pauvres âmes, si nombreuses aujourd'hui au sein du protestantisme, qui sentent l'impossibilité de demeurer dans leur situation présente, et ne peuvent se décider à prendre le seul moyen d'en sortir ; qui reconnaissent la nécessité absolue de revenir aux traditions du passé, et qui rejettent, entre ces tradi-

tions, la plus essentielle, la tradition de l'unité ; qui sacrifient volontiers tout ce qu'ils ont pour rétablir des cérémonies établies par l'autorité de l'Eglise, mais qui ne veulent pas, à cause de leur fanatisme, accepter cette autorité elle-même, établie par l'autorité de Jésus-Christ. A ce propos, un journal illustré d'Angleterre et protestant, cela va sans dire, donne une gravure caractéristique. Il s'agit de traverser une rivière couverte d'une glace peu solide, pour atteindre de l'autre côté, deux Eglises dont l'une, catholique romaine et l'autre protestante. Le pape, armé d'un bâton ferré, sonde la glace et s'avance à pas surs, et suivi à la file, par les évêques et le reste du clergé. Les protestants entreprennent de traverser pêle-mêle, et chacun comptant sur ses propres forces, s'est aussi muni d'un bâton pour sonder la glace ; mais il arrive ce qui est parfaitement raisonnable, que la plupart d'entre eux s'enfoncent et périssent dans le trajet, tandis que le pape, suivi de ses fidèles, atteint sans encombre l'autre rive.

Le voyageur Cosmopolite.

Il y a de soi-disant voyageurs qui ne s'arrêtent jamais ; où vont-ils, ces hommes à l'air affairé ? Personne ne le sait, mais ils vont toujours. Les sites les plus pittoresques, les plus curieux monuments, les tableaux des plus grands maîtres, la plus brillante revue de soldats, à l'air martial, et fière, attirent à peine leurs regards. Parents, amis, personne ne saurait retarder leur départ. Ils choisissent un gouvernement pour trois semaines avec table d'hôte ; quand le cuisinier s'acquitte mal de ses fonctions, et ne se maintient pas à la hauteur de sa réputation culinaire, ils payent la carte et changent de ministère. Ces inconsistants voyageurs passent le printemps en Angleterre, l'été en France, l'automne en Suisse, et l'hiver en Italie. Leur mobilier des quatre saisons consiste dans une malle d'une verge de long, à maints compartiments, où les agréments les plus menus de la toilette, sous forme délicate et commode, sont réduits à leur plus simple expression ; on y trouve le passeport et le tire-poils : quant aux rasoirs, il sont anglais, c'est de rigueur. Ils connaissent tout le monde, et personne ne les connaît ; ils vous serrent le main et vous disent

adieu sans façon, sur le marchepied, et partent pour un autre monde, Dieu sait lequel. C'est l'existence la plus monotone et la plus divertissante, la plus oisive et la plus occupée, la plus égoïste et la plus sociable.

Correspondance.

M. le Rédacteur,

Vous avez publié un article sur les centenaires qui a attiré l'attention des lecteurs, mais vous ne vous êtes pas assez moqué de la manie qu'ont les journaux de se surpasser les uns les autres en donnant de ces sortes de nouvelles.

Il y a quelques années, on parlait du serpent de mer. Tout le monde l'avait vu. Aujourd'hui, chaque village veut posséder son centenaire. "As-tu vu mon centenaire?" deviendra bientôt le cri en vogue.

Il ne suffit pas qu'un vieillard vous dise qu'il est âgé de cent ans; il faut qu'il le prouve, et pour cela il est nécessaire de produire des papiers authentiques et complets. J'ose dire, que sur cinquante personnes dont les journaux ont parlé depuis trois ou quatre ans, il ne s'en trouve pas une qui compte véritablement son siècle. Pourquoi ne ferait-on pas une étude comme M. Viger en fit une, il y a nombre d'années? On sait que ce consciencieux écrivain établit que les sept-huitième des centenaires de son temps n'avaient pas cent ans. Il n'y a pas de doute que l'on arriverait encore au même résultat. En attendant, si vos confrères de la presse publiaient les pièces sur lesquelles on se base pour affirmer l'âge de certains vieillards, il pourrait s'en suivre de curieuses explications.

Votre etc.

JEUNESSE.

NOTE EDITORIALE.—Notre correspondant est plus près qu'il ne le pense d'un travail de ce genre. Le gouvernement fait faire, sous la direction du Dr. Taché, un relevé très-étendu des soi-disant centenaires dont plusieurs ont vécu dans les dix-septième et dix-huitième siècles. Nous croyons d'ailleurs que *Jeunesse* ne se trompe pas beaucoup en contestant l'exactitude des renseignements fournis par la presse. Quand le travail ci-dessus sera imprimé, il règlera la question pour tout le monde.

Nouvelles Diverses.

—Nous apprenons avec plaisir que notre jeune ami, M. Elzéar PAQUIN, qui s'est déjà distingué dans la collaboration du *Foyer Domestique*, s'est fixé à Hochelaga, près de Montréal, pour pratiquer la médecine. M. le Dr Paquin a été admis à la pratique de la profession médicale, le 21 de Mars dernier, après un examen qui lui fait beaucoup honneur.

Nous avons la conviction que M. Paquin saura faire un chemin brillant dans la noble et belle profession qu'il a embrassée.

—L'Université de Caracas possède le premier livre de musique imprimé en Amérique. Il date de 1604: la musique est imprimée sur une portée de cinq lignes rouges, et en caractère "Grecorien."

—On a analysé dernièrement un échantillon du pain de l'armée russe; il contient 19 pour cent de bran-de-scie et 14 pour cent de sable: c'est un moyen comme un autre d'avoir des murailles ambulantes.

—Un nouveau plan de la ville de Paris, qui vient d'être publié à l'occasion de l'Exposition, établit que cette capitale compte 109 avenues, 79 boulevards, 154 carrefours [places], 36 chemins de fer [gares], 88 chemins-ruelles, 108 cités et villas, 350 galeries, 257 impasses, 25 jardins, 27 ponts, 57 portes, 42 quais et 2,120 rues.

Depuis plusieurs jours, une commission spéciale d'officiers supérieurs anglais expérimente à Gibraltar, un nouveau système de mitrailleuse inventé par un ingénieur français qui l'a cédé à l'amirauté anglaise. La portée de cette mitrailleuse est de 3,000 mètres, et en cinq minutes, sans que la culasse éprouve aucune chaleur extraordinaire, cette mitrailleuse peut tirer plus de 2,500 coups.

—Un ministre Anglican, taille 5 pds. 9, de bonne mine, veuf, n'ayant qu'un enfant, désire faire connaissance avec une dame possédant au moins 24 ou \$40,000, pour acheter une cure valant au moins \$2,000,000 par an. Cette annonce a paru dans le "Times" de Londres dernièrement.